

## **Chapitre XII. Le salaud qui convenait**

Je ne crois pas à la fatalité, pas plus que je ne cherche à me justifier. Me justifier de quoi, d'ailleurs ? La vérité a été établie, judiciairement parlant, et j'ai payé ma dette. Quant aux regrets, si j'en éprouve, ce n'est pas dans un sentiment de culpabilité qu'il faut en chercher la cause. Je suis coupable, et non victime.

J'ai bien écrit que je n'étais pas victime. En aucun cas ! Seulement, à l'heure de détailler l'absurde déroulement du drame, je voudrais que le lecteur se souvienne - lui qui doit avoir gardé en mémoire le scandale qui a découlé de mon action - à quel point la moindre de nos intentions nécessite plus une conjoncture favorable qu'une résolution ferme pour se voir réalisée.

Dans mon cas, j'affirme que la convergence des divers éléments qui m'ont mené à devenir un criminel relevait plus de la coïncidence que d'une volonté affirmée : s'il était clair que mon crime était un geste politique, m'accuser de faire partie d'un groupe terroriste était une commodité de l'opinion, contre laquelle je n'aurais même pas eu la force de lutter, tant cette accusation me semblait loufoque.

Au bout de deux jours de garde à vue, même si je m'étais moi-même livré à la police, on ne voulait pas l'entendre : de guerre lasse, j'ai fini par adopter les explications qu'on me servait sur un plateau. Plus tard, lorsque la question de la responsabilité

de Camille dans la liquidation du Maquis des Manises est venue sur la table, j'étais tellement abasourdi puis dégoûté que je n'avais même plus envie de faire entendre mon point de vue. Mon seul désir était de retrouver mon cocon carcéral au plus vite, et que toute cette comédie s'achève. C'est ainsi qu'on peut dire que je fus un prévenu exécration, un accusé piteux, un condamné docile et un détenu modèle.

XXX

Lorsque je suis sorti de prison, on m'attendait à la sortie. Je fus alors en contact avec toute une série de personnes, la plupart bien intentionnées à mon égard, qui n'avaient qu'un objectif : me dédouaner de ma responsabilité individuelle dans l'affaire.

Elles ne pouvaient tout simplement pas concevoir que j'avais pu mener ce qu'elles considéraient comme un acte héroïque autrement que pour une raison collective.

Rien n'avait changé. C'est ainsi que, tant dans le chef de mes détracteurs que dans celui de mes partisans, je suis confronté depuis mon geste à la même incompréhension. Je me demande d'ailleurs souvent si ce malentendu ne constitue pas la pire de mes punitions, puisqu'il me prive de ma responsabilité individuelle, ce pour quoi et comment j'ai agi, c'est-à-dire par pure réaction instinctive, motivé par des intérêts personnels.

Bien sûr, j'ai essayé, une fois ou deux, mais sans succès.

Mes raisons en valent bien d'autres mais elles sont moins facilement explicables.

XXX

La petite scène que je vais narrer ici me semble assez exemplaire des malentendus permanents dans lesquels je parvenais toujours à m'engluer, la faute en étant à ma timidité et à mon incapacité à exprimer clairement mon point de vue – ce n'est d'ailleurs pas que j'aie honte de ce que je pense (puisque je ne suis globalement – aussi étonnant que cela puisse paraître – à peu près jamais animé de mauvaises intentions envers quiconque et que j'ai une certaine morale à laquelle me conformer), mais j'avais toujours peur de m'exprimer mal, de choquer, d'être ridicule ou incompris – peut-être pas tout à fait à tort d'ailleurs, puisque chaque fois que j'essayais de le faire, les résultats étaient catastrophiques. J'étais absolument incapable de m'exprimer clairement, tout se brouillait toujours.

À de rares exceptions, mon temps de réponse était toujours largement différé de celui de la question. Pour notre société de la vanne, du bon mot, de la réplique qui fuse, on conçoit à quel point cette particularité était handicapante. J'étais *décalé* : je passais ainsi ma vie à terminer des discussions imaginaires avec des personnes qui, de toute manière, lorsque j'avais enfin fini de polir ma réponse dans le secret de mes monologues intérieurs, n'avaient plus besoin de la réponse brillante que je pouvais leur fournir. Elles avaient depuis longtemps tiré les

conclusions de mon silence ou de mes explications confuses ; c'était pour moi une épouvantable source de frustration.

XXX

Bref, je nous plante donc le décor d'un soir. C'était peu de temps après ma libération. J'avais été invité à dîner chez des anarchistes qui avaient fait une collecte pour me donner un peu d'argent à la sortie. Ce geste m'avait touché au fond du cœur. Ce soir-là, nous nous étions donc installés autour d'une table en chêne rustique (les comploteurs de l'ultra-gauche adorent l'inconfort chaleureux des cuisines de campagne), on entendait ronfler le poêle surchauffé et l'on devisait, des heures durant. Comme je n'avais pas grand-chose à dire, je buvais sec.

Tandis que mes commensaux refaisaient le monde, commentaient la lutte, m'interrogeaient fraternellement, je n'ouvrais le plus souvent la bouche que pour descendre l'une ou l'autre boisson houblonnée, en m'émerveillant silencieusement d'être en vie, au milieu de toute cette chaleur humaine. J'étais bien loin de leurs préoccupations ; imposteur alcoolisé, je profitais sans vergogne de leur aimable compagnie et de leur table.

J'ai goûté savez-vous d'improbables liquides !

Eh quoi, pouvais-je leur avouer que le fait d'avoir fait une connerie avant eux ne rendait pas mon avis sur la révolution plus pertinent ? Bien sûr que non ! Je pensais plutôt : sensationnels aussi sont leurs saucissons bio.

Et je tendais la main vers la planche aux caouettes. Car il y avait toujours, dans ces assemblées, le plus souvent une jeune fille qui se levait sans rien dire et qui revenait avec un petit truc à grignoter : olives et citrons confits, gressins au fenouil, chips de patates mauves.

XXX

La mode altermondialiste me convenait assez bien.

Je n'éprouvais certes que du dépit à la vue des pantalons informes dont mes utopistes s'affublaient - je veux évoquer les pantalons de marche en toile, couverts de poches et de tirettes, ou les sarouels, sortes de culotte de zouave, qui faussent les silhouettes et écrasent les fesses, annihilant dans mon cas tout désir ; je n'avais pas plus de sympathie pour leurs colliers de bois, ou la gamme vêtements bruns ou rouge pastel qui les faisaient ressembler à des poteries posées sur l'étal d'un marché tendance. Toutefois, ces étouffe-l'amour voyaient leurs effets castrateurs annihilés lorsque la donzelle arborait un petit top qui lui découvrait le nombril (les plus vieilles, belles aussi pourtant, ne se permettant pas ce genre d'audace). Pour peu que la naïade n'ait pas de poils en dessous des bras (facteur définitivement excluant, en dépit du reste), je ne me souciais pas de l'aspect de son visage, du fait qu'elle avait ou pas les épaules rondes ; non, je me contentais de me laisser aller à de douces rêveries sensuelles, les yeux rivés sur son ombilic. Ventre plat, nombril apparent, seins ramassés sous le coton élastique, voilà quelle était ma triade érotique.

Et il se trouvait devant moi une fille ! Une fille qui me tendait une assiette ! Campée devant moi qui était assis ! Je prenais le chips qui me rapprochait discrètement de son érogène boutroulle... J'aurais acquiescé à n'importe quel slogan que m'aurait asséné dans le même temps l'activiste post-maoïste qui tenait le crachoir. Il ne me déconcentrerait pas de mes rêveries ; il faut avoir le bon goût de ne pas se plaindre de la musique d'ambiance quand on est au paradis.

XXX

Pour certains, le décryptage de nos fantasmes révèle qui nous sommes vraiment. Ce serait dans nos pulsions sexuelles qu'il faudrait chercher les indices de nos turpitudes. Pour ma part, je ne suis pas totalement convaincu et j'abandonne cette hypothèse aux spécialistes de l'âme humaine, charlatans moralistes de toute obédience. Dans mon cas, mes fantasmes et les pratiques qui en découlent sont plutôt nées des hasards de la rencontre, virtuelle ou pas.

Les femmes partagent ceci avec les champignons qu'il suffit de les chercher pour s'apercevoir qu'il y en a partout. C'est une comparaison aussi loufoque qu'éclairante, pour moi qui n'ai pris conscience de leur existence qu'au moment où je me suis intéressé à elle. (C'est le seul sens que je voulais y mettre, cependant je prête malicieusement ma comparaison à celui ou celle qui voudrait se souvenir que certains champignons sont délicieux, alors que d'autres sont mortels).

Le monde des femmes était pour moi, qui était orphelin de mère, un espace superposé à celui des hommes. C'était comme un espace *supérieur*, aussi peu défini que tangible, à la fois fascinant et effrayant, dans lequel chaque minute passée était une aventure. Dans ce monde parallèle habitaient des individus en tout point nos égales mais cependant différentes, elles y régnaient en maîtres et ne consentaient jamais qu'à nous en révéler des bribes. On ne comprendrait jamais les femmes : on irait les visiter et puis, comme on revient d'expédition, on irait discuter de leurs us et coutumes au café des explorateurs, s'échauffant de nos découvertes... Si nous étions des sages, je pense que nous aurions raison de penser que leurs préoccupations particulières sont généralement plus sensées que les nôtres et nous pourrions nous inspirer de leur délicatesse (mais le problème tient au fait qu'il y a trop de types qui rentrent et qui sortent du bistrot, et qu'on est tout le temps forcé de reprendre à zéro).

Donc au début, les femmes n'avaient aucun rapport avec le sexe.

J'ai souvent pensé qu'il s'en était fallu d'un poil que je naquisse homosexuel, fétichiste des pieds ou encore échangiste. Du coup, je professe une totale tolérance (encore qu'il serait plus juste que j'avouasse mon indifférence) aux pratiques d'autrui. Il en va de même évidemment pour mon sexe : je n'ai aucun mal à m'imaginer en femme ou en transsexuel, cette dernière

sorte d'*homo sexuans* étant la manifestation la plus visible du quiproquo de base.

XXX

La sexualité m'est tombé dessus par hasard. Un matin, j'ai pris conscience que je bandais. C'était après la mort de ma mère donc je devais avoir au moins treize ans.

Ce n'était évidemment pas la première fois que j'avais la trique mais cette fois-là, cette raideur avait pris une force inouïe, et je sentais que tout mon corps était à ce moment guidé par elle. Le lendemain, je bandais pareil, avec le même émerveillement. Depuis ce moment, dès que je bandais, j'en étais conscient.

Cela arrivait de plus en plus souvent, et plus uniquement le matin au saut du lit. Quand cela me tombait dessus et que j'étais seul, j'ouvrais ma braguette et je me touchais la queue avec ravissement. Je n'avais pas encore découvert la masturbation ; alors, je me contentais de tenir ma queue entre le pouce et l'index et de la regarder. La vision de ma bite en érection m'enthousiasmait. Je m'encourageais à bander plus fort. Petit à petit, ces séances devinrent tellement intenses que j'en vins à considérer mon sexe comme une espèce d'autre moi-même, une bête associée, pour laquelle j'éprouvais de la tendresse et dont il fallait s'occuper, comme une sorte d'animal domestique.

Je découvris la jouissance avant d'avoir pensé aux femmes. J'étais dans mon bain et je bandais comme un âne. Cette fois-

là, sans y penser ou penser à quoi que ce soit d'autre d'ailleurs que tiens dans deux minutes je remets de l'eau chaude ou il y a une tache de moisissure dans le coin du mur et du plafond, je me touchai si fort que j'en éjaculai. Je dois à ma tardive innocence la plus heureuse des stupéfactions. De ce jour, je n'eus plus qu'une idée fixe, faire cracher ma sorte de serpent. Pour cela, je n'avais pas besoin de penser à quoi que ce soit : c'était totalement mécanique, il suffisait de me palucher sans penser à rien.

Je m'en trouvais fort bien et cette méthode me servirait encore aujourd'hui si inexplicablement, le souvenir de parfums de femme n'avait fini par m'envahir les narines lors de mes séances solitaires, amenant avec elles des désirs liés à d'autres sens.

XXX

Il y avait donc à la base une odeur de l'amour, et cette odeur était celle des femmes.

Dans un sens, j'étais verni. Je frémis à l'idée d'imaginer que plutôt qu'olfactif, j'aurais pu me découvrir tactile ou visuel, car j'étais invariablement pétrifié en présence d'une femme. Cependant, si elles me faisaient peur (continent inconnu, etc.), je pouvais m'enivrer de leurs odeurs sans vergogne et en toute discrétion. J'avais à l'époque l'odorat suffisamment fin pour ne pas à avoir à me fourrer le nez entre leurs seins ou dans leur

sexe, et déjà assez d'imagination pour m'y retrouver tout en me masturbant quand j'en éprouvais l'envie.

En bref, j'ai commencé à aimer les femmes de loin. Je les côtoyais dans la rue, à l'affût des odeurs, et je revenais chez moi, où je les découvrais nues, offertes, splendidement indécentes dans des magazines que je ramenaient de l'école et qui constituaient la marchandise de contrebande la plus précieuse. J'en avais une fabuleuse collection, constituée avec soin, à force d'échanges et d'acquisitions temporaires.

Je dédaignais le tout-venant, le pornographique de base, petits volumes d'un papier médiocre et mal imprimé, constellés de photos de grosses bites dans des chattes touffues, implacablement hachurées par le crayon de la censure, qui illustraient des histoires salaces, soi-disant confessions friponnes de correspondantes provinciales (« j'aime me faire baiser par le facteur », un témoignage de Martine, Fontainebleau) et qui me faisaient beaucoup plus rire que bander. J'en cédaient trois ou quatre contre des illustrations de femme nue. Je dédaignais pareillement les magazines hardcore, qui ne proposaient quasiment que des gros plans de pénétrations vaginales, anales ou les deux, que je pressentais agressives. Mon sexe était certes un animal insatiable, mais il n'était jamais animé de mauvaises intentions (je n'ai jamais pu souhaiter à un connard d'aller se faire foutre, car je ne pourrais rien lui souhaiter de meilleur).

L'acte sexuel ne m'intéressait pas du tout, sans doute parce que j'étais maladivement timide, je ne pouvais pas m'imaginer en train de le faire, comme on dit.

Ce que je préférais, c'étaient les magazines de papier glacé dédiés aux femmes nues, où il n'y avait de trace d'homme que dans la manière dont le photographe - un rude explorateur que celui-là ! - dérobaient l'intimité des modèles, en mettant en avant ce que leurs appâts avaient de plus différent des nôtres. La vision de femmes nues, alanguies ne me satisfaisait jamais autant que lorsqu'on leur voyait le nombril, comme toujours. J'étudiais patiemment mes modèles, que je trouvais très beaux, avec un réel souci anatomique. J'en étais très amoureux. J'eus bientôt une collection d'une quinzaine de revues, puis une caisse, puis deux, puis trois. J'en prenais le plus grand soin.

XXX

Voilà ce que je ne pouvais dire à mes amis. Mes pensées ne m'appartenaient pas. On me tendait un chips et j'étais happé dans la contemplation, tout à coup en proie à des idées de femmes-champignons, de réminiscences masturbatoires, sans pouvoir me concentrer sur le propos en cours, voire dans certains cas m'en souvenir. Trop de choses me distrayaient : il n'y avait pas que mon corps qui était sorti de prison.

Si j'avais été honnête, je leur aurais tout simplement expliqué que j'étais obnubilé par les nombrils et qu'il m'était de ce fait impossible de parler politique avec eux. J'aurais voulu aussi

leur dire que ce n'était pas grave, que c'était une raison comme une autre d'apprécier leur compagnie, peut-être même la raison essentielle. Avait-on besoin d'être sur la même longueur d'ondes ?

Quelle aurait été leur réaction si j'avais eu le courage de leur avouer à quel point je regrettais ce geste qu'ils admiraient tant ? J'avais fait une minuscule tentative en ce sens en leur parlant de mes conditions de détention, ils s'en étaient (justement) indignés, mais j'avais eu l'impression que c'était pour se donner l'occasion de dénoncer une fois de plus les lâches procédés de l'État oppresseur plutôt que parce qu'ils avaient ressenti la triste horreur d'être privé de liberté.

Or, si mes amis ne faisaient guère la différence entre le contrôle sournois de l'État capitaliste et la privation de liberté, moi si. Cette différence était de taille : je savais que rien ne valait pour moi que de pouvoir me lever de ma chaise, de faire quelques pas ou même, inexplicablement, de quitter l'assemblée et d'aller dehors, pour le simple et crucial plaisir de sentir le vent du soir me glisser sur la peau. C'était ça, la liberté, la seule chose pour laquelle il valait vraiment le coup de se battre ou de faire la révolution.

L'État pouvait bien venir avec sa sale gueule, ses besoins démesurés et dérisoires ; il pouvait me fichier, organiser ma surveillance, assurer son pouvoir perpétuel par un système oppressif, je n'en aurais plus rien à foutre de le combattre tant que je pourrais courir tout nu dans une prairie pleine de fleurs

et de papillons, comme je l'avais fait quelques jours après ma libération.

XXX

Mes nouveaux amis avaient le cheveu sale mais le cœur sur la main. Ils avaient pour le monde le respect du Cheyenne. Ils achetaient au juste prix des produits respectueux des bêtes et de l'environnement. Moi, sans argent, sans boulot, sans espoir, j'étais condamné à la misère gastronomique, puisque les pauvres, à moins de cultiver un lopin de terre, n'ont pas d'autre choix que de bouffer de la merde.

Comme j'ai dû les décevoir, mes rêveurs ! J'imagine que plus d'un s'est dit que j'avais laissé quelques neurones en cellule, tant mes réponses étaient évasives, incongrues ou mal à propos ! Ce n'est pas faux d'ailleurs : le temps ne passe pas moins vite en prison et les sept années que j'y ai passé comme un enfant dans un couloir ont imprimé dans mon cerveau un ineffable effroi, qui ne s'exprime que dans la solitude.

Ainsi mes amis croyaient-ils héberger Souvarine quand ils avaient invité un pique-assiette goulu. Parfois, j'en éprouve un grand regret, pourtant, jamais aucun d'entre eux ne m'a mis à la porte ou n'a fait la moindre réflexion sur ma goinfrerie. En vérité, la compagnie des anarchistes est la plus douce et aimable que j'aie jamais rencontrée, ce sont des gens généreux, paisibles, drôles et savants. Et ils n'ont pas de plus

appréciables passe-temps que de se cultiver en communauté. Ce sont les lecteurs les plus éclectiques que je connaisse.

XXX

Quand nous avons entendu l'annonce officielle de la fermeture des Forges à la radio, nous étions, Camille et moi, dans la cuisine. Le vieux ne tenait pas en place. Il était persuadé que les nouvelles seraient mauvaises (il n'était pas nécessaire d'être sous sa coupe pour le pressentir avec lui) et il était effectivement résolu à passer à l'action.

Comme on le sait, son intention était de faire sauter les bassins de rétention de produits chimiques, afin de provoquer une pollution majeure. En dépit de tout ce qui s'est dit ou écrit, ce projet nous bouleversait, bien entendu... Comme si c'était de gaîté de cœur qu'on fomentait une pareille opération !

Un peu naïvement peut-être, nous étions cependant convaincus que c'était le dernier moyen pour attirer l'attention de la population sur le drame social et culturel qui se jouait à Revin. Nous nous étions persuadés que cette action servirait de détonateur à un grand mouvement de solidarité, qui remettrait le monde dans le droit chemin.

Depuis ces événements, j'ai entendu beaucoup d'experts – nous vivons dans une époque où la dilution des responsabilités individuelles se camoufle derrière le recours permanent à leurs services – dissenter sur le moyen d'action que nous avons

choisi. Il fallait les entendre gloser sur les différents types de terrorisme, la propagande par le fait, etc.

Du pipeau : tout cela était aussi soporifique qu'imbécile. Pour comprendre l'action et les méthodes choisies par Camille, ce n'est pas du côté du terrorisme révolutionnaire qu'il fallait se tourner. Camille voulait agir avec des moyens qu'il avait déjà utilisés et qu'il maîtrisait, c'est-à-dire ceux de la Résistance ardennaise.

Avec la même éthique, aussi.

À cette époque, c'était une chose que je ne pouvais pas comprendre.

XXX

Cependant, les temps avaient changé. Il n'avait pas fallu longtemps à la police pour mettre un nom sur l'expéditeur des lettres de menaces signée des « Enfants du Maquis ». C'est ainsi que, tandis que nous arpentions les coins et les recoins de la vallée, nous rapprochant de plus en plus de la cible, Camille et moi étions suivis en permanence. Ce qui n'avait d'abord été qu'une fugace intuition, née de la sensation d'être suivi, se mua au fil des années en une certitude absolue, qui fut définitivement confirmée par Patte Blême, dont je fis la rencontre des années plus tard.

Patte Blême était à l'époque de l'attentat Préfet des Ardennes.

Nos regards s'étaient croisés précédemment à l'une ou l'autre occasion, notamment lors du procès, mais nous ne nous étions pas adressé la parole, comme de bien entendu : Patte Blême était toujours en fonction et moi, j'étais alors l'incivique public numéro un, tassé sur ma sellette d'accusé.

Je n'ai pas gardé copie des courriers que j'ai envoyés depuis ma cellule – à l'époque je n'en voyais pas l'intérêt – mais je pense que notre relation épistolaire doit dater du tournant des années 2000, soit deux ans après ma condamnation. À cette époque, j'avais définitivement triomphé de ma dépression et je m'affairais enfin à étayer une défense. C'était un peu tard, bien sûr – et vain au regard de l'action judiciaire - mais je pense que cette démarche me fut salutaire : ne m'a-t-elle permis de définir ma juste place dans le déroulement du drame, et de commencer à dégrossir un travail d'investigation qui s'achève avec l'écriture de ces lignes ?

XXX

Je n'avais plus d'avocat. J'envoyais alors des lettres à tout venant, y compris à la préfecture. C'était des mémoires en défense qui ressortaient le plus souvent au domaine de la jérémiade, mais j'y faisais part de mon sentiment d'avoir endossé un costume trop large pour moi, et je commençais d'y rassembler les preuves de ma profonde bêtise. J'espérais une remise de peine ou une libération conditionnelle.

Personne n'y répondait jamais, sinon de quelque vague accusé de réception. Il fallait un coupable, il fallait un puni, j'étais parfait pour le rôle – on n'allait tout de même pas m'exhumer du mitard pour révéler que la crapule – ou le héros – n'était en réalité qu'un clampin désœuvré intoxiqué par une machination policière.

Et voilà donc qu'un jour, je reçois un message. C'était un mot de Patte Blême qui m'annonçait qu'elle partait à la retraite. En trois lignes, elle me faisait comprendre qu'elle avait lu mes courriers et m'annonçait qu'elle se tenait à ma disposition pour en discuter, lorsque je serais sorti.

Je n'avais pas immédiatement fait suite à son invitation. À ma sortie, un long chemin de réinsertion m'attendait et le passé était sorti de mes préoccupations. Toutefois, sa proposition m'était revenue en mémoire. Comme toujours un peu sur un coup de tête, je lui écrivis pour lui faire savoir que je viendrais lui rendre visite sitôt que possible. Elle me répondit que j'étais le bienvenu.

J'arrivai à Dole le 8 mai 2008, sans qu'elle soit prévenue formellement de mon arrivée. Je trouvai sans trop de difficultés son domicile, qui était situé presque au croisement des rues Jean-Jaurès et Marcel-Aymé. Cette découverte m'amusa beaucoup : cette coïncidence aurait plu à Camille, j'en suis sûr : je n'ai pas de mal à croire qu'en son temps, la lecture d'un de nos plus grands écrivains anticonformistes avait dû faire ses délices.

La maison de l'ancien préfète était une grosse bâtisse en retrait de la rue, dont elle était séparée par une courette couverte de pavés. Un bâtiment de crépi gris-ocre, sobre et élégant, disposé sur trois niveaux et flanqué de deux petites ailes qui avaient dû servir d'écurie pour l'une, de conciergerie pour l'autre. Je fis tinter la cloche et passai la grille en fer forgé. Une jeune femme sortit du bâtiment, à qui je me présentai. J'appris plus tard qu'elle était la petite-nièce de Patte Blême et qu'elle lui servait de dame de compagnie. La jeune femme me fit traverser la maison et m'emmena directement dans le courtil, qui se trouvait de l'autre côté.

Patte Blême était assise à une petite table en fer forgé, délicatement dentelée. Ses jambes étaient couvertes d'une couverture rouge et bleu aux motifs écossais. Elle m'apostropha avec la franchise d'une vieille dame qu'on n'a plus vue depuis des années, chez laquelle on arrive à l'improviste et qui semble pourtant vous attendre à l'instant précis où vous débarquez.

- Ah vous voilà, fit-elle. Eh bien, je vois que vous avez fait connaissance avec Mireille.

Et, se tournant vers elle :

- C'est le jeune homme dont je t'ai parlé, tu sais, avec l'affaire de la Meuse.

Cela faisait déjà quelque temps qu'on ne me donnait plus du jeune homme et je fus surpris de cette présentation. Je souris

un peu bêtement à Mireille, dont le joli minois m'intimidait beaucoup plus que l'évocation de mon forfait. Celle-ci s'éclipsa pour aller chercher une collation.

- Mais asseyez-vous, ne restez pas planté, asseyez-vous, asseyez-vous, me dit Patte Blême en désignant une chaise, vous me fatiguez à rester debout.

En quelques mots tranchants comme des lames de rasoir, prononcés sans la moindre inflexion dramatique, Patte Blême me brossa à gros traits son état de santé : des années auparavant, un chauffard l'avait renversée et laissée pour morte ; conduite à l'hôpital, elle ne s'en était tirée *in extremis* que pour s'entendre dire qu'on lui suspectait un cancer. C'était bien ça, et tous les traitements n'avaient rien pu y faire : les médecins lui donnaient encore au maximum deux ou trois mois à vivre.

Dans des conditions pareilles, ma visite n'avait plus guère de sens. Il me semblait que toutes les questions que j'aurais pu poser seraient hors de propos ou indélicates. Comme à l'accoutumée, je me réfugiai dans le silence et fixai mon attention sur un détail du décor.

Patte Blême ne me laissa pas le temps de rêvasser.  
- Et donc, vous vouliez savoir quoi, exactement ?

XXX

Non, bien sûr, personne n'avait vraiment pris au sérieux les menaces des Enfants du Maquis.

Lors du précédent conflit, lorsque les ouvriers en colère avaient menacé de faire exploser l'usine, cette possibilité avait provoqué la panique dans les rangs du gouvernement, ainsi que l'inquiétude chez les partenaires européens, principalement la Belgique et les Pays-Bas, qui voyaient d'un très mauvais œil la possibilité d'une catastrophe écologique en amont du cours de la Meuse.

À l'époque, il y avait de quoi provoquer une pollution majeure, les bassins de décantation des produits chimiques, acides de toutes sortes, n'étant séparés du fleuve que par quelques éléments de construction. Mais dès que la situation était rentrée dans l'ordre, la première mesure du gouvernement avait été d'imposer au repreneur allemand non pas un calendrier détaillé de la mise en place des promesses, mais bien une sécurisation du site : on s'était arrangé pour limiter au maximum les risques futurs. Et donc, ce qui aurait représenté un véritable danger trois ou quatre ans plus tôt ne l'était plus que de loin. Évidemment, la menace de pollution n'avait pas été écartée mais du moins le spectre d'une catastrophe majeure de type *Seveso* s'était éloigné.

Lorsque les premières lettres de menace étaient arrivées, le conflit s'était déjà rallumé depuis longtemps. Personne parmi les grévistes n'avait envisagé sérieusement ce moyen de pression, les rapports des mouchards ne laissaient planer aucun doute à ce sujet.

C'est un jeune inspecteur de police qui avait émis l'hypothèse que la menace devait provenir d'un des membres de l'ancien noyau dur. On avait donc mis en place une surveillance discrète des anciens meneurs, mais sans succès. Lorsqu'on avait élargi le cercle, on était tout naturellement tombé sur Camille, qui postait ses envois depuis la même boîte aux lettres, au bureau de poste de Fumay.

Aussitôt, on avait mis en place une filature. À n'en pas douter, le jour où je fis sa connaissance, quand je l'avais fait monter dans mon véhicule, un flic devait nous espionner.

XXX

Tandis que Patte Blême déroulait ses confidences, j'essayais de garder mon calme. À ce moment, rien dans son attitude ne permettait de percevoir la gravité de son état. L'œil s'était allumé et j'entendais, par son intonation et le luxe de détails qu'elle me fournissait, à quel point ce jeu du chat et de la souris l'avait excitée. Je n'avais pas grand-chose à dire. Je pensais qu'elle avait dû bien rire à la lecture de mes missives et je ressentais une sorte d'humiliation face à son cynisme et aux preuves de sa grande intelligence.

Malheureusement, Patte Blême n'avait pas besoin de mes questions. Elle n'éprouvait pas le moindre remords, elle racontait son histoire comme un joueur son meilleur coup gagnant. J'avais l'impression qu'elle me portait l'estocade à chaque nouveau détail.

Je partis dévasté par la vérité qu'elle m'avait livrée. Dans le train qui me ramenait en Ardenne, je contemplais le paysage et je me laissai aller à la haine la plus profonde. Ce n'était pas Camille qui m'avait manipulé, mais bien la police. On m'avait laissé faire, j'avais joué le rôle du paratonnerre social, de l'écran de fumée.

Je haïssais l'État, le cynisme, le fric, la bourgeoisie. D'ordinaire, cette haine n'était jamais tournée vers un individu mais en ce qui concernait Patte Blême, j'étais content de la savoir en train de crever, cette sale bête, cette manipulatrice. J'espérais qu'elle allait souffrir le plus longtemps possible. Je rêvais d'une justice immanente.

XXX

On peut dire que j'ai eu ma vengeance : Patte Blême est morte trois mois plus tard, décharnée, fondue, squelettique, au terme d'une agonie interminable. Je lui avais laissé mon numéro de téléphone, sans savoir au juste pourquoi. C'est elle qui me l'avait demandé... Nourrissais-je le secret espoir qu'elle allait éprouver un peu de remords ? Qu'elle me le ferait savoir ? En tout cas, Mireille m'a appelé.

Une fois de plus, l'échange était surréaliste.

- Bonjour, je suis Mireille, vous savez, la nièce de Madame Monnet.
- L'ancienne préfète des Ardennes ? Que se passe-t-il ?
- Elle m'avait demandé de vous téléphoner quand tout serait

fini. Je ne sais pas pourquoi mais cela lui avait fait plaisir de vous voir. Elle voulait que vous sachiez qu'elle regrettait ce qui vous était arrivé, *à titre personnel*. On l'a enterrée jeudi. Sa fin a été très pénible, vous savez.

- C'est gentil de m'*avoir sonné*...

- C'est bizarre comme formulation...

Je perdis instantanément la parole. J'étais sous le coup d'une profonde émotion et je pensais qu'elle était aussi gonflée que sa tante, celle-là ! Elle me téléphonait sans crier gare, sans s'excuser de m'importuner et elle me donnait des leçons de français. Connasse parisienne, va ! Tu ne m'as pas compris ? J'aurais dû dire : « je vous remercie de m'avoir appelé » en pinçant les lèvres et en tortillant des fesses ? Tu veux quoi, au juste ?

XXX

Comme souvent, mon impression initiale était une impression fausse : Mireille ne se moquait pas du tout de mes provincialismes, au contraire, elle les trouvait rafraîchissants. Autant que moi, elle aimait les choses simples, vraies, authentiques ; comme quoi, on est toujours le connard ou le bouseux de quelqu'un...

Je m'en rendis compte lorsqu'elle débarqua à Bourseigne-Neuve, le village dans lequel j'habitais, en province de Namur, en Belgique, à deux pas de la frontière française. Elle portait dans une serviette les documents que Patte Blême avait

emportés lors de son départ à la retraite - documents que Mireille était chargée de me remettre et qui prouvaient la véracité de ses dires.

(Je n'en avais pas besoin : les pièces qui manquaient à ma compréhension des choses ne se trouvaient pas dans ce cartable de cuir, mais bien au fond d'une bibliothèque digne de la librairie de Montaigne, repère poussiéreux et boisé d'un vieil érudit.)

J'eus cependant la surprise, en consultant la liasse de documents apportée par Mireille, de trouver une copie des bordereaux de transmission que Patte Blême avait rédigé pour accompagner mes courriers dans leur dilution administrative. Effectivement, Patte Blême avait fait ce qu'elle pouvait pour qu'on me rendît justice...

Mais de manière hypocrite : une fois la sentence prononcée, elle avait multiplié les efforts pour me faire obtenir remises de peine, congés pénitentiaires, conditions de détention « décentes ». Je n'en avais jamais rien su. Mon avocat n'était pour rien dans les aménagements de peine dont j'avais bénéficié.

XXX

Je passai quelques jours avec Mireille. Nous nous quittâmes fâchés à mort, à la suite d'une de ces indécitesses dont j'ai le secret.

Nous venions de faire l'amour et nous étions sans doute en train de tomber amoureux l'un de l'autre lorsque la discussion glissa sur le sujet douloureux. Je me remontai sur l'oreiller et lui expliquai toute l'affaire. Je conclus ma confession d'un :

- En tout cas, si je me suis fait baiser par la tante, je ne suis pas mécontent d'avoir baisé la nièce.

Mireille sortit du lit incontinent.

- C'est peut-être vrai que tu as baisé la nièce, mais je te promets que cela n'arrivera plus.

Ensuite, elle attrapa mon tee-shirt, s'essuya l'entrejambe avec un détachement souverain et me jeta le linge souillé à la figure.

Je n'avais pas encore bougé une oreille qu'elle avait déjà pris la fuite, m'ayant gratifié d'un « adieu connard » que je méritais sans doute.

Je l'ai entendu ramasser ses affaires et prendre la poudre d'escampette. Je ne l'ai jamais revue, malgré de multiples tentatives. Aujourd'hui, ce sabotage sentimental fait partie de mes plus grands regrets, sans doute bien plus que ma réaction à la mort de Camille.